

pense que si elle m'avait seulement flairé, elle aurait fait un de ces pétards !... Enfin, la voilà... Elle est dans le pays... Nous allons prévenir tout de suite le comte Stroganof... Et ça va nous rapporter un joli acompte.

—Minute !... mon fils,—dit Gaston, en modérant l'ardeur de son complice,—n'allons pas plus vite que les violons...

V.—L'IN PACE

Le comte Fédor venait de recevoir la lettre d'Henri de Lauriac.

Cette lettre, mise à la poste à Salbris, avait couru à Paris, pour revenir ensuite aux Souches...

Le comte Stroganof ne l'avait donc entre les mains que deux jours après les événements que nous venons de connaître.

Il la lisait, et un sentiment de tristesse se lisait sur son noble visage.

Il avait voué une amitié profonde à Henri, et il se voyait dans la nécessité de s'éloigner de cet ami si loyal, si sincère.

Le marquis, de son côté, se faisait un devoir de se tenir à l'écart de Marcelle qu'il aimait toujours d'un amour insensé, une de ces passions qui s'attache à vous comme la tunique du Centaure.

D'un commun accord ces deux natures, si droites, ces deux types d'honneur s'éloignaient l'un de l'autre, conduits, en sens inverse, par des sentiments opposés.

Fédor, la lettre à la main, se rendait dans l'appartement de Marcelle.

Il était le même qu'à Paris, sévère et sombre.

Lorsque notre cœur est perpétuellement en deuil, il ne peut supporter la vue des clartés lumineuses, et des gaies chatoyances.

Marcelle leva ses grands yeux tristes sur Fédor ; on pouvait y lire cette interrogation muette qui s'y trouvait à perpétuité, le cœur de la mère étant toujours en éveil.

Fédor secoua la tête ; il la comprenait si bien, ils avaient été si bien créés l'un pour l'autre, comme l'a dit le grand poète : " La douce pensée dans son cœur commencée, dans son cœur s'achevait " Il savait donc bien, sans qu'elle eût prononcé une parole, ce qu'elle demandait encore.

—Ce n'est point de nous qu'il s'agit,—dit-il avec son habituelle douceur,—c'est Lauriac qui m'écrit. Il paraît que sa sœur nous fait appel pour une bonne action. Il s'agit d'une pauvre fille à laquelle on ne veut point accorder le promis de son cœur, sous prétexte qu'elle n'est pas assez riche. Mme de Kersaint s'intéresse à cette jeune fille, et le père du jeune homme se nomme Fortier, c'est l'un des fermiers des Souches. Voulez-vous vous charger de cela, ma chère ?... Voyez-y... je vous en prie... Je sais que c'est un plaisir pour vous toutes les fois qu'il s'agit de faire des heureux. Voulez-vous vous faire conduire jusqu'à la Batterie, ce tantôt même !

—Mais certainement, Fédor !... nous sommes riches, c'est pour faire du bien... C'est la seule raison que puisse avoir la richesse. Donc, je me charge de cette enfant et de son bonheur... Je suis superstitieuse à ma manière, moi aussi Fédor, peut-être la joie de deux êtres qui va être notre œuvre... aura t-elle en retour, pour nous, une heureuse influence.

—Dieu vous écoute,—répliqua Fédor en secouant la tête ; —mais j'ai tellement souffert que je ne crois plus à la terre promise.

—Et moi,—reprit Marcelle,—croyez-vous donc que je n'ai point souffert !... Que chaque jour je ne souffre point encore !...

A un ordre de Marcelle, un coupé était attelé, et emmitoufflée dans les fourrures, la comtesse Stroganof se dirigeait bientôt vers la ferme de la Batterie, où elle arrivait une heure plus tard.

Dame ! la mère Fortier devint cramoisie quand elle vit Marcelle sortir de l'élégante voiture et mettre pied à terre devant la porte de la ferme.

Une belle dame... la maîtresse des Souches ! Si on pouvait croire ça !... Et rien qui n'était fait !... Et la terre battue de la ferme qui n'était même pas nettoyée...

La mère Fortier, son balai à la main, en perdait la tête.

—Bonjour, mère Fortier,—dit avec amabilité Marcelle.

Et elle ajouta pour mettre la fermière à son aise :

—Ayez l'obligeance de me donner une chaise et une tasse de lait.

Une chaise ! La mère Fortier les fit toutes passer par ses mains avant de se décider à en offrir une à la comtesse.

Quant au lait, la potée lui trembla tellement dans les mains qu'elle en renversa bien la moitié par terre.

—Je ne veux point vous déranger,—répétait Marcelle,—c'est très bien ainsi, c'est très bien... là... Votre lait est excellent. Maintenant, prenez à votre tour une chaise, mettez-vous en face de moi, car je suis venue tout exprès à la Batterie pour avoir une explication avec vous.

Le front de la mère Fortier se rembrunit instantanément.

Si la nouvelle maîtresse du domaine prenait la peine de venir par ce temps d'hiver jusqu'à la ferme, pour avoir, comme elle disait, une explication avec sa fermière, ce ne pouvait être certainement que pour une augmentation de loyer.

Les Fortier étaient à fin de bail, la ferme de la Batterie était très bonne, mais une augmentation de loyer, s'il fallait la subir, ce serait là une grosse et contrariante affaire...

—Notre maîtresse,—fit la Fortier,—en s'asseyant sur le bord de sa chaise,—je ferai tout ce que vous voudrez...

Et elle commença la litanie usitée en pareil cas.

Les temps étaient bien durs, le froment renchérisait. Il y avait eu bien peu de paille, encore moins de foin ; quant aux blés noirs, ils avaient été si ch'tits ! si ch'tits que ce n'était vraiment pas la peine d'en parler.

Marcelle ouvrait de grands yeux. Elle ne comprenait rien à cette lamentation, prononcée sur un ton uniformément triste.

A la fin, elle occupa la parole à la mère Fortier en lui disant :

—Mais, ma brave femme, ce n'est pas à moi qu'il faut expliquer tout cela. Vous le direz à M. Morvan, le régisseur des Souches... et si vous ne pouvez pas payer, si vous êtes en retard, on ne vous causera aucun ennui, soyez-en certaine.

En retard ! le sang de la mère Fortier ne fit qu'un tour... Le père Fortier n'était point en arrière pour ses fermages. Sans doute c'était pénible, c'était dur ; mais on arriverait bien tout de même... Si elle parlait ainsi, c'était dans le cas où on voudrait les augmenter...

—Mais non ! mais non !—s'empressa de répliquer Marcelle qui commençait à comprendre. Il n'est nullement question de ça... Bien au contraire... Je ne viens pas plus pour votre bail que pour une chose concernant la ferme.

—Tout à votre service, not'maîtresse !...

La Fortier venait de respirer un bon coup.

A vrai parler, elle venait de ressentir une sainte frousse.

Dame ! écoutez donc ! Il est si dur à tirer l'argent de la terre.

—Je viens,—continua Marcelle, se rendant parfaitement compte de la satisfaction pleine qui se lisait sur le visage de son interlocutrice,—je viens pour vous parler de votre fils... votre fils qui, si je ne me trompe point, se nomme Victor.

—Oui, not'maîtresse !... c'est bien cela.

—Se trouve-t-il à la ferme à cet instant ?

—Oui, not'maîtresse...

—Priez-le de venir ici, je vous prie, ainsi que son père... J'ai besoin de leur parler devant vous.

—J'y vas, not'maîtresse ! j'y vas !

Et la mère Fortier sortit sur-le-champ.

Elle recommençait à être inquiète...

—Sans doute quequ'coup d'affût qu'aura encore fait Victor.

Le jeune homme entra dans la grande pièce où se trouvait la comtesse Stroganof.

Il salua, sans gaucherie, et se tint debout à courte distance.

Il en fut de même du père Fortier, bien que celui-ci, tout comme sa femme, se sentit très fier de la visite de la châtelaine des Souches.

—Victor,—commença la comtesse, sans autre

préambule,—je viens d'apprendre tout à l'heure que vous désiriez vous marier à une fille des Bataux, nommée Reynette Horteux et que vos parents s'opposaient à ce mariage.

—Ah ! c'est l'histoire,—s'écria la Fortier,—et qui a pu vous raconter ça, not'maîtresse !

Victor s'était avancé d'un pas.

—C'est la vérité, madame la comtesse,—répliqua-t-il d'une voix ferme,—j'aime Reynette de tout mon cœur et je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle.

—Est-ce une fille honnête, sage ?... demanda Marcelle.

La Fortier allait peut-être se laisser aller à certain écart de langue, sur le compte de la pauvre Reynette qui naturellement ne pouvait se défendre, mais le père Fortier prit à faire :

—Mon Dieu ! M'ame la contesse, pour dire toute la vérité, Reynette Horteux est une honnête fille, et qui n'a jamais mal fait parler d'elle. Parce que, voyez-vous, je ne crois rien des histoires de Mingat, un garçon que nous avons ici, et qui est furieux parce que Reynette n'a point voulu de lui, v'là toute l'histoire.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées ? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse ; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit : " J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit :

" Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage ; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie ; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.